

TEMPERATURE

Du 12 mars 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du matin, Midi, 3 P. M., and 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 12 mars — Indications pour la Louisiane — Temps—beau mardi et mercredi; vents frais du sud-ouest.

NOMINATIONS DE JUGES.

EXCELLENTS CHOIX.

La convention démocratique de paroisse chargée de choisir les candidats aux fonctions judiciaires, vient d'achever son œuvre, et nous sommes heureux de le proclamer bien haut, elle a fait une belle et bonne besogne. On ne pouvait rêver de meilleurs choix.

Les juges Théard, St-Paul et Eghtor sont connus et estimés de tous; ils ont fait leurs preuves. On les a vus à l'œuvre, notamment MM. Théard et St-Paul qui, à force d'intelligence, de probité, de patriotisme du meilleur aloi, se sont acquis une véritable renommée à la Nouvelle-Orléans. Il peut y avoir certaines popularités qui laissent légèrement à désirer. Il n'en est pas de même de la leur; elle est sans tache; elle a été gagnée par les moyens les plus irréprochables et ils n'ont pris aucun détour, aucun chemin de traverse pour arriver à la place; c'est la place qui est venue spontanément à eux. Aussi, ont-ils été élus à l'unanimité, sans qu'aucune opposition ne se manifestât, sans qu'aucune controverse ne surgît. Nous en dirons autant du juge Moise, le candidat à la Cour criminelle de District, Division D.

Inutile d'ailleurs de faire valoir les mérites de MM. Théard et St-Paul. Leur éloge est sur toutes les lèvres. Ce sont non seulement d'excellents Louisianais qui font honneur à notre population créole, mais leurs hautes capacités sont proclamées par tous. On connaît de longue date leur parfaite intégrité, la solidité, la sûreté de leur jugement.

Comment de pareils candidats ne seraient-ils pas élus à l'unanimité au premier tour de scrutin? Encore une belle victoire morale pour le parti démocrate à la Nouvelle-Orléans. L'honnêteté, à ce point dit, est la meilleure des politiques. Ce qui se passe actuellement parmi nous en est une éclatante preuve.

ÉCOLE CATHOLIQUE

D'HIVER D'AMÉRIQUE.

Beaucoup de monde, beaucoup de dames surtout, à la Salle Tulane, hier soir. Contrairement au programme des exercices, ce n'était pas M. Cleveland Moffet qui parlait et exhibait les fameuses peintures de Tissot, mais bien Mme Bertha Kuntz Baker, et elle avait pris pour sujet, non pas Cyrano de Bergerac, mais Jeanne d'Arc, l'héroïne des héroïnes. Dans une pareille conférence, il faut apporter non seulement du patriotisme et de la foi, mais aussi et surtout de la virilité. C'est ce qui ne manque pas à Mme Bertha Kuntz Baker. Il y a réellement de la virilité dans son verbe comme dans son geste. Elle connaît, elle admire,

elle aime Jeanne d'Arc; elle en parle comme une femme qui comprend l'héroïsme et en connaît les ressorts secrets. Elle a été très écoutée, très applaudie, et elle le méritait.

Nouvelle attraction, cette semaine: M. Thomas O'Hagan, un excellent écrivain, un penseur profond et un joli chanteur, par-dessus le marché. M. Thos. O'Hagan vient entretenir son intelligent auditoire de Dickens, de Longfellow, de Poe, de Hayne et du Père Ryan. C'est un critique distingué; il mettra en relief les beautés dont fourmillent ces poètes et ces romanciers. Artiste lui-même, il sait parler des artistes et les faire valoir aux yeux des amateurs et des connaisseurs. Il s'est déjà fait entendre, hier soir; il doit encore parler aujourd'hui, mardi, jeudi et vendredi, à 4 heures de l'après-midi.

Nous ne saurions assez recommander à nos lecteurs de suivre fidèlement ces très intéressantes conférences. M. Thos O'Hagan est un Canadien. Raison de plus pour lui faire un véritable triomphe, qu'il mérite, du reste.

FAIR GROUNDS.

Bénéfice de l'Hôpital des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge.

Nous n'avons plus à mettre en relief les œuvres méritoires de l'Hôpital des yeux, des oreilles, du nez et de la gorge, fondé par l'excellent Dr de Roaldès. C'est par centaines de mille que s'y chiffrent les consultations, toutes gratuites; et il a son actif nous ne savons combien de milliers d'opérations heureuses et de guérisons complètes. Mais ni la meilleure volonté du monde, ni le plus grand dévouement ne suffisent à mener à bien une pareille entreprise. L'entretien d'une telle institution est très coûteux. Il faut des appareils, il faut des installations qui sont nécessairement d'un grand prix.

Pour faire face à toutes les obligations, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. L'Hôpital n'a pour soutien que la charité publique. C'est donc à la population qu'il est obligé d'avoir recours, et c'est ce qu'il fait forcément. Certains secours sur lesquels il pouvait compter lui ont fait défaut, cette année; il se trouve en dette, et si la situation actuelle se prolongeait, le service actuel serait menacé d'interruption.

C'est pourquoi un comité a été nommé en vue de donner une fête au bénéfice de l'Hôpital. Il s'est réuni le 8 de ce mois dans le local même de l'Hôpital, sous la présidence du Col. Vincent.

Assistaient à la séance MM. J. Fitzpatrick, H. McEnery, S. Story, J. McNally, W. H. Cook, J. Aidigé, Capt. Ch. Donnaud, Ch. Hartwell, Ch. Byrne, Léopold Levy, Hon. Denéchaud et C. Lataye.

Dans cette réunion le Capt. Fitzpatrick avait été nommé grand marshal, et M. McEnery président du comité.

M. McEnery s'est immédiatement occupé de nommer un comité de 100 citoyens pour mener à bien l'entreprise. La prochaine réunion devait avoir lieu à l'Hotel St Charles et le grand comité, en effet, s'est réuni dans les salons de l'Hotel, hier. Il s'y est manifesté un vif enthousiasme parmi les assistants. Tous ont compris qu'il fallait, au plus vite, venir au secours de cette belle institution. Il a été résolu, séance tenante, de donner aux Fair Grounds une grande fête qui du-

ra 2 jours, le dimanche 20 et le lundi 21 mai.

Voilà le public bien et dûment averti. Il s'agit de maintenir intacte une des plus belles institutions dont puisse s'honorer la Nouvelle-Orléans, et que lui envoie bien des grands villes.

La fête sera très attrayante, nous le savons d'avance; mais ce qu'il faut, c'est que la recette soit abondante, et elle le sera, nous en avons la ferme confiance.

Madeleine Brohan.

Le 26 du mois dernier, s'est éteinte à Paris, Madeleine Brohan, la dernière des comédiennes du nom. La dynastie en a compté trois: la mère, Suzanne Brohan, comédienne exquise, disaient nos pères, qui, après avoir fait la fortune du théâtre de genre, passa par la Comédie-Française et dut quitter la scène, en pleine jeunesse, en plein talent, parce qu'elle perdit la voix, une voix admirable, qui était un de ses charmes; et ses deux filles, Augustine, la reine des soubrettes, qui pendant trente ans fut la joie de la Comédie-Française, qu'elle quitta en 1865, et Madeleine, qui y régna de 1850 à 1855. Toutes trois ont tracé la traînée lumineuse, laissant non seulement la réputation de comédiennes de premier ordre, mais aussi celle de femmes d'esprit; de tant d'esprit même, que cela est devenu proverbe et qu'on dit: "avoir de l'esprit, comme une Brohan" et aussi: "l'esprit des trois Brohan".

Cet esprit, il fut différent chez chacune des trois, on eût dit qu'il se complétait, l'un par l'autre: Suzanne, qui éleva Mlle Reichenberg dont elle était la marraine, avait un délicieux talent épistolaire. Elle écrivait des lettres qui, dans leur simplicité, sont de purs chefs-d'œuvre. Il y en a une citée par le Gaulois, il y a quelques mois, où elle recommandait sa filleule au directeur du Conservatoire, si touchante, si émue, qu'en la lisant on se sent venir les larmes aux yeux.

Sa fille aînée, Augustine, avait, elle, "l'esprit du diable", railleuse, ironique, prompte à la riposte, jouant de la répartie, comme un bretteur joue du fleuret, elle piquait parfois jusqu'au sang, à moins que cela ne finit par un éclat de rire. Pendant bien des années, ses mots firent fortune, elle en eut beaucoup, mais nous croyons qu'on lui en a prêtés plus encore. On ne voit que Tallyrand qui soit plus riche qu'elle. Il est vrai que le prince de Bénévent n'a jamais tant parlé, que depuis qu'il est mort.

Quant à Madeleine, ce fut un esprit tout autre, le plus fin et le plus charmant qu'on puisse rêver, et celui-là se doublait d'une telle bonté que le charme en était inexprimable, mélange de bons sens, de bonne humeur et de gentillesse. O l'adorable créature, que fut cette femme, qui n'a jamais eu que des amis, parce que ses coups de pointes étaient toujours mouchetées, ses sourires toujours courtoises, sa parole toujours consolante.

Cet esprit primesautier, cette verve intarissable, on ne les connaît pas, d'ailleurs, dès les premiers jours, la femme était si merveilleusement belle, que le plaisir des yeux devenait une distraction qui faisait oublier le reste. C'est plus tard, quand vint la maturité d'automne, qu'on s'aperçut vraiment de l'esprit de la dernière des Brohan qui ne le cédait en rien à celui des deux autres, et qui, pour être différente, n'était pas moindre.

Madeleine avait passé par le Conservatoire, elle y était restée deux ans—de 1848 à 1850—dans la classe de Samson. Elle en sortit au mois de juillet 1850, avec un premier prix de comédie, et débuta, au Français, le 13 octobre de la même année, par le rôle de la reine Marguerite, dans une comédie de Schiller et d'Ernest Legouvé: les Contes de la reine de Navarre. Ce début fit grande sensation. Cette jeune fille de dix-sept ans, d'une beauté merveilleuse, d'une grâce éduisante, à la diction pure et nette soutenue d'une voix chaude, prenante fit aisément la conquête de ce public si impressionnable: "La débutante à la beauté, un éclat extraordinaire, le regard vif et pénétrant, le sourire charmant, le geste rapide, la diction spirituelle, la physionomie gracieuse et intelligente, un charme exquis, son organe est doux, riche et grave tout ensemble..." a dit un contemporain qui eût mieux fait de dire simplement: "Elle a tout pour plaire", ce qui eût été la vérité.

Un an après ses débuts, elle était nommée sociétaire. Le fait est rare, presque sans exemple. En 1854, elle avait alors vingt-et-un ans, elle se maria. Un beau matin, Paris apprit, en s'éveillant, presque par surprise, que sa comédienne favorite devenait Mme Mario Uchard. Qu'était-ce que Mario Uchard? Presque un inconnu, dans la ruche parisienne, simplement, un homme de Bourse. Il y eût une légende qui courait les rues: ce mariage, disait-on, était un mariage de dépit. Madeleine avait un "béguin" pour un baryton célèbre—ce n'est pas de Faure, qu'il s'agit—et dédaignée—était-ce possible!—elle avait juré d'être la femme du premier qui la demanderait. Mario Uchard fut le premier. Le mariage eut pas lieu, elle n'aimait guère ce mari de hasard—cela tourna en séparation, deux ans après, et transfuge de la Comédie, elle partit pour la Russie, où elle passa deux années triomphales au théâtre Michel.

Quant à Mario Uchard, il éprouva un tel chagrin de cette séparation que, de désespoir, il s'adonna à la littérature. Improvisé auteur dramatique, il fit recevoir et jouer à la Comédie un drame en quatre actes, la Fiammina, où, sous le couvert de ce titre italien, il racontait au public ses infortunes conjugales.

Madeleine Brohan revint à Paris vers la fin de 1857, et entra à la Comédie, où on la reçut à bras ouverts, en enfant prodige. Son rôle de rentrée fut Sylvia, du Jeu de l'Amour et du Hasard, et la salle, bondée jusqu'au cintre, eut un éclat de rire immense, lorsque Sylvia prononça cette phrase de son rôle, dont personne n'avait songé à faire la coupure: "Depuis que j'ai quitté Mario!" La comédienne elle-même, surprise d'abord, ne put s'empêcher, ensuite, de faire un chœur discret, avec la salle en gaîté.

De 1857 à 1885, époque où Madeleine Brohan a pris sa retraite, c'est à dire pendant vingt-huit ans, elle a tenu le répertoire de la Comédie-Française, tout à la fois répertoire classique et répertoire moderne, et longue se porta à faire ici la liste des rôles qu'elle a créés.

Dans le répertoire classique, il faut citer le Jeu de l'Amour et du Hasard, que personne n'a joué comme elle, car elle excellait dans les œuvres de nuances délicates et possédait au suprême degré, l'art de la demi-teinte. Elmire, de Tartuffe, Célimène, de Misanthropie, sont aussi parmi ses meilleures productions.

Dans le répertoire moderne, il est des rôles où elle a laissé une empreinte si personnelle qu'il a été difficile de les jouer après elle, entre autres Mlle de la Sciglière, la comédie de Jules Sandeau, dont elle fut le type idéal; le Lion amoureux, de Ponsard, mais surtout Marianne, des Caprices de Marianne, d'Alfred de Musset, où elle était incomparable. On l'y a vue il y a une trentaine d'années, avec Bressant et Delaunay, et l'on rêve encore de l'effet que fit cette pièce étrange, sombre, saisissante, avec cette figure de femme séduisante mais froide et impassible, cette "rose du Bengale sans parfum", comme la définissait le poète.

Lorsque la comédienne sentit venir les années, dont les premières atteintes se manifestèrent pour elle par un embonpoint habituel, elle ne voulut pas s'obstiner à jouer l'emploi des amoureuses ou de jeunes premières; elle alla trouver Perrin, alors directeur de la Comédie Française, qui l'aimait beaucoup et lui dit: "C'est moi qui renoncerais au théâtre, je ne veux pas que ce soit le théâtre qui renonce à moi; j'ai passé l'âge où on joue pour les fauteuils d'orchestre, mais je puis jouer encore, pour les troisièmes galeries; donnez-moi des rôles de mère".

En effet, pendant une dizaine d'années, elle tint l'emploi marqué, où elle fit plusieurs créations supérieures, elle y était d'autant plus charmante que sa figure s'doucissait encore, sous les cheveux blancs d'encore. C'est alors qu'elle fut Philaminte des Femmes savantes, et aussi la "marquise de Villemer" qu'elle jouait avec la plus aimable des noblesses, et surtout la bonne "duchesse de Réville", la donataire du Monde où l'on s'ennuie, qui fut son dernier rôle, son dernier succès, un des plus grands, si grand même qu'elle en fit le prétexte de son départ, voulant, disait-elle, s'en aller sur le "meilleur souvenir".

Madeleine Brohan avait pris sa retraite en 1885, et depuis quinze ans, vivait loin du théâtre, confinée dans son appartement de la rue de Rivoli, où elle habitait depuis bien des années déjà. Elle ne sortait plus guère, sa santé était précaire, et son seul plaisir consistait à recevoir quelques amis restés fidèles. Avec eux, elle causait du passé, déjà lointain, illuminant de son doux sourire, les souvenirs d'autrefois. Toujours aimable, toujours bonne en cette vieillesse hâive, qu'elle devait à la maladie, et qui n'avait pas aigri son caractère résigné.

C'est là qu'elle s'est éteinte trop tôt, pour ceux qui l'ont aimée: c'est là que reposait, sur l'oreiller, sa belle tête pâle, mais sereine et oublieuse de souffrance, dans le calme éternel, couronnée de cheveux blancs, bien à elle, cette fois, et qu'elle n'avait pas empruntés, comme autrfois, ceux de la "duchesse de Réville".

L'adjoint général Collier à Frankfort.

Frankfort, Kentucky, 12 mars. L'adjoint général Collier est arrivé de Louisville à Frankfort, où un court entretien avec le gouverneur Taylor. Quelques instants après il a dit que le gouverneur n'avait nullement l'intention de quitter la capitale.

Au moment où le général Collier est arrivé sur le terrain du Capitole, le sheriff Sutter lui a donné l'assurance qu'aucun mandat n'avait été lancé pour son arrestation. Le général a répondu en souriant qu'on le trouverait facilement au cas où un mandat serait lancé.

Il y a quelques jours, est arrivé à Paris M. Ilg, le conseiller de Ménéclik.

Ce personnage est accompagné de sa femme et de son jeune fils qui reçut à sa naissance le titre de prince, de son souverain Ménéclik.

M. Ilg a laissé entendre que Ménéclik pourrait bien se rendre à Paris à l'occasion de l'Exposition, accompagné d'une suite brillante de chefs guerriers. L'impératrice ne serait pas du voyage.

Le conseiller de Ménéclik dit que n'étant chargé, a-t-il dit, d'aucune mission officielle, pensait voir néanmoins le président du conseil et le ministre des affaires étrangères.

Le fils de N.... le bohème, qui travaillait pour entrer à Saint-Cyr, étudie un traité de balistique.

Papa, qu'appelle-t-on la zone dangereuse? demande-t-il. Le bohème vivement: —La rue où demeure un créancier!

Pour guérir à jamais de la constipation. Prenez le Cascarol Candy Cathartic, 10 cts en 25 cts. Si le C. C. C. ne vous guérit pas, les pharmaciens vous rembourseront votre argent.

ŒUVRE PIE.

Plusieurs dames de notre haute société, Mesdames D. A. Chaffraix et Von Myseberg, entraînées, organisent dans le moment une œuvre au profit d'une famille des plus méritantes, mère et plusieurs enfants, que des circonstances malheureuses viennent de plonger dans le plus pitoyable dénûment.

Après avoir été mêlée, dans les dernières années, à nombre de fêtes de charité, et les avoir toutes menées à heureuse fin, Mme Chaffraix se promettrait de prendre quelque repos; mais voilà que tout récemment, une dame digne de tous les respects, de toutes les sympathies, l'est allée voir et lui a fait le navrant récit de ses infortunes.

Comment, quand on a le cœur ouvert à tous les généreux sentiments, ne pas se laisser attendrir par le pressant appel d'une famille privée des premières nécessités de la vie?

Cette dame, nous laissons-nous dire, est des mieux appareillées; et si elle traverse aujourd'hui des jours sombres, elle en a traversé d'ensolés.

De quelles initiatives, de quelles hardesses n'est pas capable une mère, quand la faim arrache des cris à ses enfants. Ce n'est assurément pas de chez elle que de solliciter l'appui d'âmes compatissantes, quand on a la consolation, la fierté de n'avoir jamais reconnu ses devoirs et qu'on est victime de circonstances malheureuses.

On prête à Sémé qui est mot juste: *Bis dat qui cito dat*, donne deux fois qui donne vite.

C'est ce qu'on fait Mmes Chaffraix et Von Myseberg en s'intéressant à cette infortunée famille. Leurs paroles consolantes lui ont déjà donné la vision de jours meilleurs, pas trop lointains, lui permettant de regarder l'avenir pleine d'espérance.

C'est un *Restal* que veulent donner ces dames, parce que le public, en s'associant à elles dans cette œuvre éminemment louable, y trouvera aussi un agrément.

Sous peu, les renseignements nous viendront précis quant aux détails de cette fête de la charité, et ce nous sera un plaisir de les communiquer à nos lecteurs.



LE NÉGUS A L'EXPOSITION.

Il y a quelques jours, est arrivé à Paris M. Ilg, le conseiller de Ménéclik.

Ce personnage est accompagné de sa femme et de son jeune fils qui reçut à sa naissance le titre de prince, de son souverain Ménéclik.

M. Ilg a laissé entendre que Ménéclik pourrait bien se rendre à Paris à l'occasion de l'Exposition, accompagné d'une suite brillante de chefs guerriers. L'impératrice ne serait pas du voyage.

Le conseiller de Ménéclik dit que n'étant chargé, a-t-il dit, d'aucune mission officielle, pensait voir néanmoins le président du conseil et le ministre des affaires étrangères.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

"Ten Nigte in a Bar-room", voilà un titre de pièce éloquent entre tous: il n'a pas besoin de longues explications. On comprend tout de suite qu'il s'agit d'un malheureux livré au vice de l'ivrognerie, le pire de tous. Morgan, le triste héros de ce drame, finit par s'en corriger, mais après avoir semé la douleur et la misère, la mort, même, autour de lui. Ce drame, si vieux qu'il soit, contient des scènes qui ont vivement impressionné le public. Il est très habilement interprété par la troupe Baldwin-Melville. M. Farnum s'est fait beaucoup applaudir dans le rôle odieux de Joe Morgan. Miss Esther Lyons remplit le rôle lamentable de Mrs Joe Morgan. On a fait fête à une charmante actrice venant chanter dans le cabaret ou se griser son père, pour le ramener au logis.

THEATRE TULANE.

Une curieuse figure que celle de Cyrano de Bergerac, tout à la fois un héros et un poète, maniant la plume aussi gaillardement que la rapière: amoureux à la folie et laid à faire peur, ce qui lui occasionna plus d'une mésaventure. Avec cela très bon enfant et rendant service, même à ses rivaux heureux.

Il y avait là de quoi faire un beau drame. Il a été fait et c'est Richard Mansfield qui s'est chargé de l'interpréter. Il a eu un immense succès, hier soir au Tulane.

Ce soir, "The First Violin", drame à grand spectacle avec plus de 100 personnes sur la scène. On y entendra par-dessus le marché d'excellente musique. Mercredi, seule et unique représentation du Beau Brummel.

"Cyrano de Bergerac" sera donné en soirée, jeudi et vendredi. Samedi, en matinée le "First Violin" et le soir "Sekyl et M. Hyde".

CRESCENT THEATRE.

Ward et Vokes ont toujours passé pour des comédiens extrêmement amusants. Mais jamais ils n'ont réussi à égayer le public comme cette fois dans "The Floor Walkers". On rit à gorge déployée, pendant qu'ils jouent et débient leur calendrier. On rit, sans trop savoir pourquoi: mais on rit en s'amusant et l'on sort du théâtre enchanté de la joyeuse soirée que l'on vient de passer. Cette idée d'établir un bazar de charité pour venir au secours des millionnaires dans la détresse, est véritablement fort drôle. Nous prédisons de brillants succès, toute la semaine, à Ward et Vokes, ainsi qu'à leur nombreuse et amusante compagnie.

On parle de Wagner, à propos de la récente représentation de Siegfried.

—Passe encore pour Lohengrin, déclare un wagnérien ultramodéré; mais l'Anseau de Nibelung, c'est trop fort pour moi.

—A quoi un wagnérien, farouche et peu courtois, de riposter: —Dites donc tout de suite que vous ne l'aimez pas, que vous l'avez dans le nez, cet "anneau".

—Comme sauvage vous serez alors complet!

Le fils de N.... le bohème, qui travaillait pour entrer à Saint-Cyr, étudie un traité de balistique.

Papa, qu'appelle-t-on la zone dangereuse? demande-t-il. Le bohème vivement: —La rue où demeure un créancier!

Pour guérir à jamais de la constipation. Prenez le Cascarol Candy Cathartic, 10 cts en 25 cts. Si le C. C. C. ne vous guérit pas, les pharmaciens vous rembourseront votre argent.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Mardagne.

PREMIERE PARTIE.

(Suite.)

Et cette enquête succède terminée, les premières déductions tirées, le corps fut transporté dans le salon.

Au milieu du guéridon près duquel était assise, la veille au soir, la victime, un bas noir restait posé, les aiguilles en l'air, la pelote de laine par terre.

On étendit Mme Agathe Varagniez sur un canapé ancien, large comme un divan, où l'on avait placé des oreillers.

En attendant l'autopsie, le médecin qui accompagnait le procureur de la République et le juge d'instruction, pouvait affirmer que la mort a été instantanée, la lame du couteau s'enfonçant droit dans le cœur.

Pendant les allées et venues des magistrats, à travers le château, la ferme et ses dépendances, les interrogatoires continuaient.

Impossible, bien qu'il eût pu une partie de la soirée précédente, de relever des traces de pas indiquant la direction dans laquelle s'enfonçait le coupable; le sol, déjà séché, ne gardait même pas l'empreinte des piétinements des paysans qui, à l'aube, s'y imprégnèrent.

Le magistrat instructeur, avant de remonter pour la dixième fois, au moins, les marches de la cuisine, avisa un gargonnet de douze ou treize ans, qu'il guignait du reste assez attentivement depuis un certain temps, lequel suivait toujours à quelques pas de distance, le groupe qui l'escortait, lui et ses collègues, dans leurs perquisitions.

—Eh dis donc, petit, approche,

... Tu ne sais rien, toi, tu n'as rien vu?

L'interpellation opéra sur celui qu'elle visait, un effet bien différent de ce que l'on pouvait attendre.

Le gamin, d'abord immobilisé, pirouetta sur ses talons et se sauva à toutes jambes.

Rattrapé dans sa course par deux paysans plus agiles que lui, ce qui n'était pas peu dire, et traîné plutôt qu'amené devant le personnage redouté, qui ne devait pas avoir bien difficile à lui tirer les vers du nez, malgré la résistance du début, il articula:

—Mlle Chérie m'a demandé de rien dire... et je ne dirai rien... Les rats me faisaient peur, au pailis... j'ai peur des rats, moi, ce n'est pas ma faute... je suis descendu dans l'étable, et là, c'est le veau qui m'arrêta pas de me lécher le museau... si bien que, malgré que je tombais de sommeil, impossible de dormir... Alors, je sortis de l'étable pour remonter au pailis...

Pierronnet répéta, dans ses dents, dominé à la fois par la crainte que lui inspirait celui devant lequel il comparait, toujours la tête basse et toujours les mains dans les poches de son pantalon, — et celle, indéfinie, que continuait à lui causer la défense de la jeune fille:

—Mlle Chérie m'a demandé de rien dire.

—Pourquoi?... Où est-elle donc?... Qui est Mlle Chérie? Alors la pensée de chacun revint à celle, excitant à deux reprises une si angoissante surprise, et qui, depuis la descente du Parquet, avait de nouveau disparu.

Le Pételou, la Pételoune, ceux-là des vendangeurs particulièrement questionnés, qui à tout instant encore avaient à répondre, regardèrent de droite et de gauche, comme si la fille adoptive de Mme Varagniez ne pouvait être ailleurs qu'à leurs côtés.

Cette scène avait lieu dans la cuisine, à l'endroit où le veau tombait sous le couteau de son meurtrier.

Et, comme on voyait, dans le courant de la matinée, sortir de l'étable Mlle Chérie, on la vit apparaître sur le seuil du cellier, au fond duquel elle se tenait blottie, écoutant, regardant, sans que personne non plus la sût là.

—La voilà! exclama Pierre. Un simple coup d'œil, et le juge dont c'était le métier du reste de voir des coupables partout, sentait, non pas le soupçon, une certitude, s'enfoncer, en lui, aiguë comme un dard.

Comment, en effet, ne pas se trouver porté à un jugement brutal, devant cette jeune fille échouée, les mains rouges, les habits maculés, qui, en s'avançant, rageolait sur ses jambes?

Que croire, avant d'y avoir réfléchi, de l'histoire qu'elle racontait: d'un homme qu'elle avait tué juste le temps de voir s'enfuir à son entrée dans la cuisine, ou gisait Mme Varagniez?

—Mais si, quand vous êtes entrée, elle gisait dans la cuisine, et si cet homme s'enfonçait, comment la victime a-t-elle été retrouvée dans la cuisine?

Pulchérie, maintenant, avec un grand sang-froid, dit que c'était elle qui voulait mener le cadavre à la rivière, afin que l'on crût à un accident.

En articulant cette réponse, la jeune fille n'eut même pas un regard de celui de celui dont le cœur s'arrêta de battre, à qui chacune de ses paroles, avant qu'elle l'articulât, demandait l'appréhension d'un arrêt de mort.

Elle le sentait; qu'elle tournât seulement les yeux de son côté, il était perdu... il se perdait lui-même.

Et avant qu'on lui posât de nouvelles questions, elle commença sur un ton assuré son récit.

Elle était montée de bonne heure dans sa chambre, malade, et jetée sur son lit, sans avoir la force de se dévêtir; elle avait dû dormir assez longtemps.

S'éveillant avec une soif ardente, elle descendait à la cuisine pour boire un verre d'eau.

En y pénétrant, sans qu'un appel, un cri lui eût fait pressentir le drame, sans remarquer immé-

diatement le corps baignant dans son sang, elle apercevait l'homme qui s'enfuyait dehors.

—Avez-vous vu le visage de cet homme? demanda le juge d'instruction.

—Non... Je puis dire seulement qu'il était habillé en paysan... mais sûrement... un mandiant sans doute... il avait une besace au dos.

—Vous en êtes sûre?

—Absolument sûre!

—Vous a-t-il paru jeune... vieux?

—Je ne sais pas.

—Vous affirmez, vous jurez, que vous dites la vérité?

—Je le jure!

—Devant Dieu!

—Devant Dieu qui m'entend.

Sa voix n'avait point faibli; ajoutait-elle, même mentalement, dans l'espèce de fanatisme, qui dès cet instant la guidait: "Et qui m'absout!"

—Mais pourquoi avez-vous cherché, vous... à le faire disparaître, le corps?

—Voilà... Je me suis dit: cet homme est quelque malheureux à qui Mme Varagniez avait refusé l'aumône et qui s'est vengé.

Le juge s'adressant alors à Pierronnet:

—Comment êtes-vous arrivé à traîner le corps dans la cuisine?